

Nécrologie

André Vaillant, André Mazon, Léon Beaulieux

Citer ce document / Cite this document :

Vaillant André, Mazon André, Beaulieux Léon. Nécrologie. In: Revue des études slaves, tome 24, fascicule 1-4, 1948. pp. 306-315;

http://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_1948_num_24_1_1481

Document généré le 02/06/2016

NÉCROLOGIE.

Notre collaborateur Milan REŠETAR est mort le 14 janvier 1942. Né à Raguse en 1860, il avait fait ses études à Gratz et à Vienne. Après avoir débuté comme professeur de gymnase en Croatie, il avait obtenu un emploi à Vienne, et il était nommé *docent* à l'Université en 1895, puis professeur dans la chaire de philologie slave en 1904. Collaborateur de Vatroslav Jagić, de qui il devint le gendre, il entra dans le comité de rédaction de l'*Archiv für slavische Philologie*. En 1919, il devint professeur de l'Université de Zagreb. Après sa mise à la retraite, en 1927, il vécut à Florence, comme chargé de mission par l'Académie de Belgrade dont il était membre. Il y poursuivit activement son travail scientifique, malgré l'affaiblissement de sa vue, qui aboutit à une cécité complète et appela une opération que son grand âge ne supporta pas.

Son œuvre considérable, autant pour la qualité que pour l'abondance, embrasse les domaines variés de la grammaire, de l'accentologie, de la dialectologie, de la philologie, de l'histoire littéraire, de la numismatique. Son *Elementar-Grammatik der serbischen (kroatischen) Sprache* (Zagreb, 1916, en deux éditions, cyrillique et croate) et son édition commentée du *Gorski Vijenac* de Njegoš (10^e éd., Zagreb, 1940) sont des modèles de livres scolaires. Il a enrichi la dialectologie du serbo-croate par des enquêtes de première importance : *Der štokavische Dialekt* (Vienne, 1907), et *Die serbokroatische Betonung südwestlicher Mundarten* (Vienne, 1900), qui décrit l'accentuation de type archaïque des parlers des Bouches de Cattaro et du Monténégro. Les lecteurs de notre revue (XI, pp. 12-40, 187-200, XV, pp. 64-74, XVII, pp. 46-70) ont pu voir comme il rétablissait dans sa réalité vivante le système complexe de l'accentuation serbo-croate fixé par Daničić. Dans *Die serbokroatischen Kolonien Süditaliens* (Vienne, 1911), il montre l'évolution de parlers dalmates isolés depuis plusieurs siècles dans un milieu italien.

Mais son premier grand travail, *Die Čakavština und deren einstige und jetzige Grenzen* (*Archiv für slav. Phil.*, XIII, 1890, pp. 92-109, 161-199, 361-388), ne séparait pas la dialectologie de la philologie, et c'est surtout à l'édition et à l'étude grammaticale des textes dalmato-ragusains qu'il a consacré son activité, apportant à l'histoire de la langue et de la littérature serbo-croates anciennes des matériaux d'une grande richesse. Il a publié : les *Lectionnaires de Zadar et de Ranjina* (Zagreb, 1894); le *Libro od mnozijek razloga*, recueil ragusain en cyrillique de 1520 (Belgrade, 1926); deux textes ragusains du xvi^e siècle (Belgrade, 1938, en collaboration avec C. Giannelli), dont l'un est le Livre d'heures de 1512 en cyrillique bosniaque découvert à Paris par M. Mario Roques (voir la *Revue des Études slaves*, XII, pp. 49-69); « Quatre drames ragusains en prose de la fin du xvii^e siècle » (Belgrade, 1922); et, dans les *Stari hrvatski pisci*, perfectionnant encore la méthode de cette excellente collection : les œuvres de Šiško Menčetić et Džora Držić (II, Zagreb, 1937), de Marin Držić (VII, 1930), d'Ignjat Djordjić (XXIV-XXV, 1917-1926), et la révision de l'édition de Gundulić par Dj. Körbler (IX, 1938), qui tient lieu de l'édition personnelle qu'il aurait souhaité donner.

En même temps, il décrivait la langue et l'histoire des textes : *Die ragusanischen Urkunden des XIII^e-XV^e. Jahrhunderts* (*Archiv für slav. Phil.*, XVI, 1894, pp. 321-368, XVII, 1895, pp. 1-47); *Primorski lekcionari xv. vijeka* (*Rad*, CXXXIV, 1898, pp. 80-160), CXXVI, 1898, pp. 97-199), *Bernardinov lekcionar i njegovi dubrovački prepisi* (Belgrade, 1933); *Jezik srpskoga molitrenika od g. 1512* (*Glas*, CLXXVI, 1938, pp. 173-238); *Dubrovački zbornik od god. 1520* (Belgrade, 1933); *Jezik pjesama Ranjinina zbornika* (*Rad*, 255, 1936, pp. 77-220), *Rječnik i dikcija pjesama Ranjinina zbornika* (*Rad*, 260, 1938, pp. 1-56); *Jezik Marina Držića* (*Rad*, 248, 1934, pp. 99-240), *Krantitet u djelima Marina Držića* (*Rad*, 233, 1926, pp. 145-196); *Die Metrik Gundulić's* (*Archiv für slav. Phil.*, XXV, 1903, pp. 250-289), *Glavne osobine Gundulićeve jezika* (*Rad*, 272, 1941, pp. 1-44). Il a en outre donné une Anthologie de la lyrique ragusaine (Belgrade, 1894), et de nombreux articles dans diverses revues.

Bibliophile, il s'était constitué une précieuse collection d'éditions anciennes de la littérature dalmato-ragusaine, qui avait été acquise par la Slovanská knihovna de Prague. Et, numismate, il avait développé la collection de monnaies ragusaines que lui avait

léguee son père, magistrat à Raguse : après une étude sur « les anciennes monnaies bosniaques » dans la *Bosanska Vila* (1910), il en a tiré la matière de son grand ouvrage sur la « Numismatique ragusaine » (Belgrade, 1924-1925). Cette collection est actuellement au Musée national de Prague.

Rešetar ne laissera pas seulement le souvenir d'un esprit très cultivé et d'un grand travailleur : c'était un homme courtois, cordial et obligeant pour ses collègues et pour ses élèves, et la dignité de sa vie, sa noblesse naturelle qui le mettait au-dessus des querelles mesquines le faisaient respecter et aimer.

André VAILLANT.

*
* *

Anton BREZNIK, né en 1831, avait fait ses études au séminaire de Ljubljana, puis à l'Université de Gratz. Il avait été professeur au gymnase épiscopal de Šent Vid, et, après de longues années d'enseignement, il en était devenu le directeur. Il est mort à Ljubljana en 1944.

Ce prêtre et professeur d'enseignement secondaire était un grand connaisseur de la langue slovène, et son œuvre est pour le slovène aussi importante que celle de Maretić pour le croate. Outre de nombreux travaux et articles, dont on trouvera la liste dans la notice que lui consacre F. Ramovš (*Letopis* de l'Académie de Ljubljana, II, 1947, pp. 61-74), il laisse deux ouvrages classiques : *Slovenska slovnica za srednje šole* (4^e éd., Družba sv. Mohorja v Celju, 1934), et *Slovenski pravopis* (2^e éd., avec la collaboration de F. Ramovš, Ljubljana, 1935).

André VAILLANT.

*
* *

V. J. MANSIKKA, professeur extraordinaire de folklore comparé à l'Université d'Helsinki depuis 1924, est décédé le 20 mars 1947, à l'âge de 62 ans, emporté par une crise de la maladie qui l'avait, depuis plusieurs semaines, cloué à son chevet.

On sait quelle est la haute valeur de ses travaux sur le folklore et sur la littérature russe ancienne : *Über russische Zauberformen* (Helsingfors, 1909); *Заговоры Шенкурского уезда* (Спб.,

1912); Житие Александра Невского, Спб., 1912); *Die Religion der Ostslaven*, I, *Quellen* (Helsinki, 1922). Ce sont là des fondements solides sur lesquels devra s'élever toute construction ultérieure dans ces divers domaines. Mansikka avait pour lui une large et vive curiosité, le souci d'une ample documentation et, pour mettre celle-ci en œuvre, une intelligence claire et l'esprit critique.

Il était né à Viipuri, non loin de l'ancienne frontière russe, et avait fait à Pétersbourg des études prolongées. La direction de Šachmatov, ses relations avec Mikkola l'orientaient vers la chaire de russe de l'Université d'Helsinki, et c'est lui qui l'eût occupée, suivant le désir des professeurs de cette Université, si le Gouvernement d'alors, pour des raisons politiques, n'avait écarté sa candidature et donné la préférence à Arabašin. Détourné malgré lui des études russes au sens étroit du mot, Mansikka, tout en devenant un folkloriste comparatiste, n'en était pas moins demeuré un grand russisant, et le souvenir qu'il laissera dans nos études sera celui d'un maître. Sa mise au point de nos connaissances sur la religion populaire des Russes sera époque.

La *Revue des Études slaves* s'associe au deuil de l'Université d'Helsinki.

André MAZON.

*
* *

En la personne de Jordan Ivanov, mort à Sofia le 29 juillet 1947, à l'âge de 75 ans, la Bulgarie a perdu un savant de qui elle était fondée à s'enorgueillir de façon toute particulière, car il avait le rare mérite de représenter une formation scientifique spécifiquement bulgare.

Né le 6 janvier 1872 à Kustendil, aux confins de la Macédoine septentrionale, et orienté de très bonne heure vers une carrière d'enseignement, il avait eu le privilège de recevoir dans sa ville natale sa formation pédagogique première, qui s'achève en 1889, l'année même où, sous la dénomination modeste d'École supérieure, la future Université de Sofia va ouvrir ses portes. Par une heureuse fortune, Jordan Ivanov peut gagner la capitale et entre à l'École supérieure, dans la section de philologie slave, où il devient pour trois ans, de 1889 à 1892, l'un des premiers élèves d'Ivan Sišmanov, de Miletič, de Teodorov-Balan. Après deux ans de spécialisation dans les études littéraires à l'Université de Lausanne

(1892-1894), il devient professeur de gymnase à Sofia, pour entrer cinq ans plus tard, comme lecteur de langue française, à l'École supérieure, bientôt « promue » au grade d'Université. Et c'est au cours de son stage dans ces modestes fonctions que Jordan Ivanov va découvrir sa voie. En réalité, son passage à l'Université de Lausanne n'aura été pour lui qu'un *excursus* d'où il a rapporté, en plus d'une connaissance approfondie et d'une pratique excellente de la langue française, des habitudes d'esprit et des principes de méthode qui sans doute lui seront précieux par la suite, mais ce séjour à l'étranger ne l'a pas « marqué » par une orientation définitive vers une discipline scientifique déterminée. Cette orientation, c'est à sa formation bulgare qu'il va la demander. Devenu en 1909 docent près la chaire de littérature bulgare et de littératures slaves, il occupera ensuite cette chaire comme titulaire jusqu'en 1925 pour ne conserver depuis cette date que l'enseignement de la littérature bulgare. Mais sa vraie vocation, sa vocation profonde de savant, ce n'est pas même à l'enseignement de son université qu'il la doit, c'est à lui-même. C'est lui-même qui se découvre une passion profonde pour l'étude du passé, c'est lui qui se sent né historien, et c'est désormais à l'histoire sous toutes ses formes qu'il consacre toute son activité scientifique.

Si l'on excepte son *Histoire des littératures slaves* (История на славянскитѣ литератури), publiée en 1896, et qui est, à vrai dire, un manuel destiné à doubler son enseignement plutôt qu'un travail original, ce sont des études d'histoire qui forment la trame de son premier grand ouvrage, consacré à la Macédoine septentrionale : *Сѣверна Македония, исторически издирвания* (1906). De très bonne heure il collabore au *Bulletin de la Société historique bulgare*, où il consacre de nombreux articles à l'histoire de son pays, se penchant toujours avec une prédilection marquée sur la période des origines d'une part, et sur les terres macédoniennes d'autre part, étudiant successivement la bataille de Bélasica (1911), les obituaires de rois et de reines bulgares (1915), l'origine de la dynastie du roi Samuel (1925).

Cet intérêt de si bonne heure affirmé pour les choses et les hommes du passé ne tarde pas à faire de lui un archéologue passionné, et bientôt un collaborateur assidu du *Bulletin de la Société archéologique bulgare*. Dès 1908, il a mis sur pied un gros volume consacré aux antiquités bulgares de Macédoine : *Български старини изъ Македония*. Et quelques années plus tard, les guerres balkaniques d'abord, puis la première guerre mondiale lui four-

nissent l'occasion de parcourir à nouveau en tous sens la Macédoine et de donner de cet ouvrage, rapidement épuisé, une deuxième édition d'un contenu plus que doublé (1931). L'archéologue, d'ailleurs, se double en lui d'un artiste qui porte un intérêt tout particulier aux détails du costume et de la parure et a la coquetterie d'illustrer lui-même de magnifiques dessins les articles qu'il consacre aux anneaux vieux-bulgares et byzantins (1911) et au costume des anciens Bulgares (1930).

Fureteur passionné d'archives, Jordan Ivanov se plaît à dépouiller dans les bibliothèques de tous les pays qu'il visite les manuscrits qu'il y trouve. Et c'est ainsi qu'à la veille de la guerre mondiale, il a la bonne fortune de découvrir au monastère de Zograf, au mont Athos, le manuscrit original de la fameuse *Histoire des Slaves bulgares* du Père Païsij. La publication en 1914 de ce texte d'importance capitale dans les collections de l'Académie bulgare (История Славѣноболгарская, собрана и нареждана Паисіемъ, іеромонахомъ в'лѣто 1762) consacre définitivement la réputation du jeune savant.

N'a-t-il pas d'ailleurs déjà prouvé que sa curiosité d'archéologue et d'historien ne se borne pas aux formes extérieures de civilisation, mais qu'elle s'étend aussi aux formes de pensée, aux croyances des populations disparues? Dès 1904, il a consacré au culte de Perun chez les Slaves du Sud un article que l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg a jugé digne d'être publié dans son *Bulletin* : *Культъ Перуна у южныхъ Славянъ*. Par la suite, deux des grandes hérésies qui ont grandi en terre bulgare sont évoquées par lui avec une dilection particulière. Après avoir étudié d'abord, d'après deux manuscrits bulgares, l'origine des Pauliciens (Произходъ на Павликянитѣ споредъ два български ръкописа, 1922), il consacre aux Bogomiles le magistral ouvrage intitulé *Богомилски книги и легенди* (1925), dont il est superflu de rappeler qu'il a donné l'essor à toute une série de belles études que nous avons vu surgir dans divers pays au cours de ces dernières années. Enfin cet incroyant n'hésite pas à se faire hagiographe lorsqu'il s'agit d'évoquer la mémoire et de retracer la vie d'un ascète bulgare : saint Jean de Rila. Bien plus, non content d'avoir fait revivre cette grande figure dans son livre intitulé *Свети Иванъ Рилски и неговиятъ манастиръ* (1917), il prend soin, au déclin de sa vie, de réunir dans un recueil plusieurs relations anciennes de la vie du saint : *Жития на св. Ивана Рилски* (1936). Suivant de près son beau recueil de *Récits*

vieux-bulgares (Старобългарски разкази, 1935), cette dernière publication vient à point pour attester que son goût des choses du passé s'étend aussi à la langue.

Il faut noter en effet que, bien que n'étant pas linguiste, Jordan Ivanov ne laisse pas d'arrêter parfois son attention sur un parler dialectal, soit pour en souligner le caractère archaïque, comme il l'a fait pour le parler du Bogdansko (Suho) dans un article publié en 1922 par la *Revue des Études slaves*, soit pour caractériser un parler macédonien ou un groupe de parlers macédoniens, comme c'est le cas pour l'article consacré par lui en 1909 aux parlers de la Macédoine septentrionale et occidentale et publié par la revue *Минало*.

Rien en effet de ce qui touche la Macédoine ne saurait le laisser indifférent, et le souci de noter avec soin tout ce qui concerne sa petite patrie est partout sensible dans son œuvre. C'est qu'en effet, sans se livrer jamais à des manifestations tumultueuses, ce Macédonien a toujours au cœur, avec un fervent amour de son pays, une tendresse particulière pour sa chère et infortunée Macédoine. Appelé, en 1919, à l'honneur de défendre devant l'opinion mondiale la cause de son pays, il a su s'acquitter de cette tâche avec un souci d'objectivité vraiment remarquable, et des ouvrages comme *Les Bulgares devant le Congrès de la Paix* (1919) et *La question macédonienne* (1920) font autant d'honneur à l'historien qu'au patriote.

Aussi, lorsqu'en 1920 le gouvernement bulgare, en exécution d'une convention scolaire conclue avec la France, décida d'instituer à l'École des langues orientales, à Paris, un enseignement de langue bulgare, ce fut encore à Jordan Ivanov que l'on songea, et ce fut lui que l'Université de Sofia détacha pendant plusieurs années à Paris pour assurer cet enseignement. Le succès du cours libre de bulgare moderne qu'il inaugura dans ladite École en janvier 1921 et que, dès le début, fidèle à sa prédilection pour l'ancienne langue, il eut soin de doubler d'un enseignement parallèle du vieux bulgare, justifia pleinement le choix qu'on avait fait de lui, et l'École des langues orientales s'honore d'avoir à citer son nom comme celui du précurseur de l'enseignement magistral du bulgare institué à cette École peu après son départ, en 1932.

Les séjours prolongés que Jordan Ivanov fit à Paris, à l'occasion de son enseignement, avaient encore fortifié en lui le profond attachement qu'il avait eu depuis sa jeunesse pour la culture française et pour la France. Visiteur assidu de toutes les bibliothèques

slaves de Paris, il était devenu un des familiers de l'Institut d'études slaves, de la *Revue des Études slaves*, qu'il honora de sa collaboration, de la Société des slavissants à laquelle il donna la primeur de sa belle étude sur le costume des anciens Bulgares. A tous les collègues qui l'ont connu il a laissé le souvenir d'un savant d'une courtoisie et d'une affabilité parfaites. Sous des dehors aimables et exempts de tout pédantisme se cachait une érudition profonde et étendue, que l'interlocuteur découvrait avec ravissement. Aussi indulgent aux jeunes que modeste avec ses collègues, il se plaisait à encourager et à soutenir les vocations encore hésitantes. Fidèle en amitié, il éprouvait une vraie joie à accueillir, dans sa petite maison de la rue Clémentine, les collègues étrangers de passage à Sofia. Par son œuvre de savant, par ses relations et par son action personnelle à l'étranger, par son profond attachement à la Bulgarie et à la Macédoine, comme aussi à la cause de la fraternité slave, Jordan Ivanov a bien servi son pays, il lui a fait honneur, et il a bien servi la cause du slavisme. Aussi est-ce du fond du cœur que celui qui a eu la joie et la fierté de recevoir en quelque sorte de ses mains la chaire de bulgare de l'École des langues orientales rend ici à sa mémoire un pieux hommage et adresse à sa famille et à l'Université de Sofia, au nom de l'École des langues orientales et de l'Institut d'études slaves comme en son nom personnel, ses sincères et profondes condoléances.

LÉON BEAULIEUX.

*
* *

Alexandre Sergeevič Orlov, directeur adjoint de l'Institut de littérature de l'Académie des sciences de l'Union soviétique, est mort, en sa 76^e année, le 6 mars 1947. C'est à la littérature russe du moyen âge, et surtout à celle du xvi^e siècle, que ce rude travailleur avait consacré l'effort de sa vie. Il laissait une œuvre importante; il laissait aussi une équipe d'élèves qu'il avait inspirés et dirigés. Le recueil publié en son honneur (Сборник статей к сорокалетию ученой деятельности академика А. С. Орлова) lui avait rendu justice dès 1934. La bibliographie établie par P. N. Berkov dans le tome V des Труды отдела древне-русской литературы (pp. 5-14) venait, en 1947, de couronner l'ensemble de ses travaux, et déjà l'hommage si vivant rendu à sa mémoire par sa disciple la plus autorisée, V. P. Adrianova-Peretc

(Известия de l'Académie, tome VI, 3, section de langue et de littérature), évoque sa place originale dans le domaine de l'histoire littéraire.

Ce Moscovite de haute stature avait été formé à Moscou, élève au lycée de Polivanov le pouchkiniste et à l'université de Ključevskij et surtout d'un maître déjà retraité, mais de qui le rayonnement persistait après son départ : Fedor Ivanovič Buslaev. Il devait à cette triple direction l'intelligence de la poésie, le sens historique et le sentiment des valeurs littéraires. Sa connaissance du moyen âge russe n'était ni pédantisme d'érudit, ni curiosité amusée de chercheur d'archives, mais piété et chaude compréhension des œuvres laissées par les écrivains de la vieille Russie. Historien de la littérature et philologue beaucoup plus que linguiste, mais extrêmement sensible à la richesse originale des divers styles, il a su, le premier, saisir la manière propre à chacun des genres littéraires de la Russie médiévale et notamment à l'un des plus typiques de ces genres : celui du « récit de guerre » (воинская повесть); c'est lui qui a défini ce genre dans un mémorable mémoire des Чтения de Moscou (Об особенностях формы русских воинских повестей, М., 1902) et dans ce vaillant petit volume qui porte la marque des années de guerre : Героические темы древней русской литературы (М.-Л., 1945). Les études qu'il a publiées par ailleurs sur Krylov (Известия Акад., отд. лит. и яз., 1946, n° 47, pp. 267-300), sur Turgenev (Родной язык в школе, 1927, 1, pp. 46-75), sur les écrivains réalistes du XIX^e siècle (*ibid.*, 1927, 2, pp. 26-41) attestent ce souci d'une appréciation précise de la forme qui marque un heureux retour de la critique à la littérature considérée en raison de ses mérites proprement littéraires.

A. S. Orlov ajoutait à ce souci celui de la synthèse et des vues d'ensemble. C'est à son inspiration et, pour une bonne part, à sa collaboration qu'est due la grande *Histoire de la littérature russe* dont l'Académie a entrepris la publication (История русской литературы, I, Литература XI — начала XIII вв., 1941; *idem*, II, 1220-1580, 1945). L'absence d'appareil de notes et de références bibliographiques, caractéristique de cet ouvrage collectif et de plusieurs des éditions académiques de ces dernières années, procède du désir d'atteindre, sans l'intimider, un cercle de lecteurs sensiblement plus large que celui des érudits. Telle est aussi, à coup sûr, la pensée qui a guidé A. S. Orlov dans ses travaux si précieux aux étudiants et à la foule des lecteurs cultivés,

comme son manuel de la littérature ancienne (Древняя русская литература XI-XVI вв., 2^e éd., М.-Л., 1939; Древняя русская литература X-XVII веков, М.-Л., 1945) et ses excellentes éditions du *Slovo d'Igor* (1938; 2^e éd., 1946) et de *Vladimir Monomach* (1946), où le savant donne la mesure de sa conscience par la probité avec laquelle, à l'égal de Barsov, de Potebnja, de Peretc et de Gudzij, il reconnaît les difficultés et pose les problèmes au lieu de prétendre les résoudre en un tournemain et donner réponse à tout. Un lecteur qui s'excuse d'être hérétique ne saurait rendre plus respectueux hommage à l'éditeur du *Slovo*.

Aussi bien ce servent du moyen âge et de la littérature de son pays avait esquissé le projet d'une organisation des études médiévales (Известия Акад., студ. лит. и яз., 1947, 2, pp. 89-93), où il se référait à l'exemple de Taine historien de la littérature anglaise et au modèle des meilleures de nos éditions classiques. Ce projet sera retenu. L'œuvre d'A. S. Orlov, large et utile comme celle de Buslaev, sera continuée par ses disciples.

André MAZON.